

Kamel Daoud : « La femme de Sansal à l'épreuve du “Mardi” »

LA CHRONIQUE DE KAMEL DAOUD. Tandis que l'Algérie oubliait l'écrivain emprisonné, une femme avançait chaque mardi, patiente et tenace. Elle attendait une annonce. Elle l'a obtenue.

Publié le 13/11/2025 à 15h56

« Une femme cherchant l'annonce » : on pourrait imaginer un écho au titre du roman de David Grossman. Cette fois, une femme espère une nouvelle en Algérie : la libération de son mari. Dans l'affaire Sansal, résolue dans le bonheur, il n'y a pas eu seulement le scandale, il y a eu ce qu'il fabrique à la longue : l'oubli, l'accommodement. Une femme lui a fait cependant front en Algérie par ses pas lents, sa routine d'épouse qui rend visite au prisonnier chaque semaine, sa ténacité adoucie de pudeur. Au fil des mois de prison en Algérie, l'homme, l'écrivain, est devenu symbole – et devenir symbole est toujours dangereux pour la vie de couple : cela rapproche trop de la mort, de la stèle, du définitif. Elle, l'épouse de l'écrivain, le savait. Elle mena alors une autre lutte que celle des autres.

La tête contre le mur et c'est le mur qui recule. C'est une autre affaire que celle de tous ceux qui soutiennent Sansal depuis un an.

Pour nous, éparpillés dans le reste du monde, le scandale ne fut pas seulement dans l'incarcération d'un écrivain de 80 ans pour une opinion en Algérie ; il fut dans cette chute absurde au bout du récit de la guerre de libération algérienne : sept années de lutte contre la colonisation, 1954-1962, des centaines de milliers de morts, un héroïsme immense, pour aboutir à la prison d'un vieil écrivain souriant. Est-ce cela, le prestige ? Qu'en auraient pensé Fanon et les décoloniaux, eux qui croyaient bâtir une ère nouvelle ? Qu'est-ce cet effondrement de tout un pays dans une geôle ?

Oui, on a presque tout dit sur Sansal depuis un an, et il faut encore le répéter pour contre l'assoupissement qui viendra. Malgré la ténacité, la nôtre, nous nous sommes résignés presque tous : nous avions poli la colère avec des adjectifs, affaibli l'indignation par le style, dispersé la rage comme des cendres au vent et nous restions quand même les bras ballants, impuissants.

Aujourd'hui, un écrivain en prison ne scandalise plus vraiment, on en a fait une religion d'un haussement d'épaules, la dictature en a fait un fait divers, une procédure, un objet politique. Et puis l'indignation lasse, fatigue, car elle a déjà révélé la faiblesse en soi ou bien la haine de l'autre qui grimace. Alors on préfère rêver à distance, le téléphone à la main, en scrollant les images de la Palestine imaginaire et tragique pour se croire du bon

côté, en oubliant que la liberté ne se morcelle pas : qu'elle est indivisible, qu'elle vaut aussi pour le Soudanais oublié, ou pour l'écrivain français et algérien enfermé.

Mais encore ? Le trajet du mardi.

Pendant un an. Une femme pâle, discrète, souriante, enseignante de mathématiques dans le pays rendu à l'absurde. C'est l'épouse de Sansal. Nazyha. Chaque mardi, elle prend sans doute le bus avec le même courage muet. De Boumerdès vers Alger parfois : 50 km environ (50 minutes à une heure, selon la circulation).

Parfois de Boumerdès vers Koléa (via Alger et la périphérie) : environ 70 km (1 h 30 à 2 heures).

Ce trajet n'est pas direct : il faut souvent remonter jusqu'à Alger, puis contourner la capitale pour rejoindre la Mitidja vers Koléa. On franchit des postes de contrôle, des barrages routiers, on traverse des villes et villages : Boumerdès – Dar El Beïda – Alger – Birtouta – Douaouda – Zéralda – Koléa. Une longue route. Dehors et en soi. À force de regarder par la vitre, on apprend à se perdre en soi-même et à faire de l'immobilité un long voyage. Cependant, de par son histoire, l'Algérien ne se tait pas quand il se tait, il s'emmure. C'est sa maison, ce mutisme. D'autres familles de prisonniers font 600 km vers les prisons du Sahara algérien. Parfois pour rien, pour quelques minutes à scruter le visage du prisonnier. Cela ne console pas ce trajet, mais peut-être que cela donne à la douleur un autre sens, moins coupé du monde.

Chaque mardi, l'épouse de Sansal part tôt de Boumerdès. Il faut arriver à la prison de Koléa avant midi, attendre l'appel par nom et prénom, espérer ne pas être refoulée pour un prétexte arbitraire.

Montrer des papiers, faire semblant de n'être que l'épouse quelconque d'un prisonnier quelconque.

Dans ces bus fatigués du littoral, le temps se ralentit. Il s'alourdit dans les jambes des voyageurs, se meuble de conversations basses comme si on y échangeait à travers des barreaux, de silences, de poussière et de regards fuyants. Quand on arrive à destination, on en oublie presque le but. Ai-je voyagé pour remonter vers le passé ou pour descendre ici ? Puis l'on se ressaisit. Aux abords des prison de Koléa, près d'Alger, les mères et épouses se pressent cependant avec leurs paniers-repas, cadeaux dérisoires pour adoucir une semaine d'emprisonnement. Scènes algériennes depuis smille ans.

À la porte de la prison de Koléa, le pouvoir est absolu, il atteint la terrible abstraction, le rang d'un Dieu susceptible : une rumeur, un article dans un journal français, un mot mal interprété suffisent pour annuler la visite pour Sansal. Le droit devient ici une grâce concédée. C'est un langage chiffré : si « oui », c'est que le Monstre a décidé dans sa magnanimité d'être généreux. Si « non » ? Le Monstre veut montrer ses dents à la France.

Chaque phrase peut nourrir le Monstre

Naziha – c'est le prénom de l'épouse, oui – a appris la prudence. Elle comprend que, dans ce lieu, tout est surveillé : gardiens, policiers, espions, faux amis, respirations, panier et ce que le cœur a mis dedans. Elle sait que chaque mot peut compter contre elle, que chaque phrase peut nourrir le Monstre. Alors elle se tait. Elle endure. Elle répète son trajet comme une cérémonie, une danse à deux. La langue préhistorique du preneur d'otage est alimentaire et dévore et mastique tout. Il adore croire contrôler les heures, le lever du soleil, le temps entier, les corps et la respiration. Elle le sait, l'épouse de Sansal. Le Monstre en Algérie est connu de tous.

Dans l'intimité du parloir, parfois, il y a Sansal, immense sourire, ce sourire qui, depuis toujours, valait pour une langue entière. Lui résiste. C'est son drapeau. Elle, discrète et tenace, soutient son mari en silence, usée mais droite. Peut-être aussi qu'il sourit pour qu'elle reste courageuse. Tout est absurde en Algérie, y compris la générosité et l'amour. Celui qui ne possède rien, en donne. On s'accorde. C'est Boualem qui veut délivrer son épouse peut-être. Ou moquer le Monstre dont le sourire est si laid. Homère, il y a un million d'années, y était et rapporte : « Les deux époux, après s'être livrés aux doux épanchements de leur mutuelle tendresse, se plaisent à se raconter réciproquement leurs peines. D'abord, la plus noble des femmes apprend à Ulysse tout ce qu'elle souffrit en voyant la foule des orgueilleux prétendants. »

En vérité, Naziha aussi est prisonnière en Algérie. Sa cellule se confond avec les routes et les bus. Elle a pour promenade, depuis un an, l'aller-retour hebdomadaire depuis Boumerdès, sa maison, leur maison, et jusqu'à la prison. Son couloir passe sur son propre corps en quelque sorte. La prison de Koléa, de l'extérieur, ressemble à un centre administratif moderne sans âme : murs blancs, portail bleu, un camp sans arbres ni horizon. Dedans, la vie est suspendue aux grincements des portes. Dehors, tout redevient silence quand on la scrute cette bâtie. Peut-être qu'en ce lieu, on échappe justement à la prison, par la prison. Sansal saura l'écrire depuis Berlin déjà. Naziha le vit.

Le seul endroit où l'on échappe à la prison de l'Algérie, c'est dans une prison en Algérie. On n'y a plus rien à perdre, on gagne d'être délivré. Absurlement.

Sansal est partout

À la fin de la visite, elle reprend alors la route vers Alger, vers Boumerdès, vers une autre prison, collective, diffuse : celle où vit tout un peuple, enfermé dans la misère, la résignation, la fabrication incessante du bouc émissaire et de la guerre imaginaire contre la France imaginaire. Libérer la Palestine, libérer l'univers, libérer tout le monde pour pouvoir oublier qu'on n'est pas libre chez soi.

Aujourd'hui, on a trouvé dans l'écrivain le défouloir idéal : il n'a ni armée, ni pouvoir, ni armes pour se défendre autrement que par des mots. L'attaquer ne coûte rien. Cela répare de l'humiliation et de l'impuissance. Sansal, l'écriture, la fiction, d'autres

prisonniers, le déclin du sens, la poussière et le mensonge sur soi. Sansal est partout. Et pourtant ce qu'on oublie, c'est elle, Naziha : cette femme qui, chaque mardi, transporte sa fatigue, son courage, sa patience, ses espoirs, son silence.

Elle aussi se bat depuis un an, sans bruit, contre le même Monstre. Mais avec la ruse ancienne des femmes algériennes : ne rien dire. Investir la constance et attendre. Les femmes se répètent : « Je donne la vie ? Alors je peux la redonner aux morts. »

Autrefois, à l'époque de la colonisation, on raconte que les femmes algériennes prenaient la route des prisons pour soutenir leurs maris, leurs fils, leurs frères incarcérés par l'occupant. Aujourd'hui, elles refont le même trajet, pour les mêmes raisons, dans leur propre pays. Le monstre est intime.

Naziha ne lit pas nos journaux peut-être, du moins jusqu'à hier. Elle attendait une certitude qui ne venait pas de nos commentaires : elle espérait une annonce, un signe, une grâce, quelque chose d'aussi irréel qu'un calcul d'étoiles. Et cela fut.

Chaque mardi, elle recommençait. Et tout était dit dans son silence.

Courage, grande femme. L'annonce viendra. Elle est venue. Tu es libre, car tu es la liberté.